

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 18

Artikel: Montreux : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178041>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port) :

Un an : 4 fr. — Six mois : 2 fr. — Trois mois : 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; au Cabinet de lecture, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur Vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Montreux.

Il nous tombe sous la main une brochure intitulée : *Guide à la vapeur, grrrande vitesse, spécialement destiné aux étrangers qui visitent Montreux, par M^{re} Coco, chien savant.*

Ce petit opuscule, caché sous le voile de l'anonyme, est palpitant de gaieté, d'humour, de vives saillies. On le lit sans interruption du commencement à la fin, comme on vide d'un trait un verre de champagne où l'écume pétille et déborde. Nous ne voulons pas faire l'analyse complète de ce petit écrit qui, nous n'en doutons pas, sera bientôt dans toutes les mains. Voici quelques lignes empruntées à M^{re} Coco :

« Les mœurs de Montreux sont simples et pures. La charrue de la civilisation moderne, sauf la large balafre du chemin de fer, n'y a pas encore creusé de profonds sillons. Nous avons, à Montreux, des paysans riches de centaines de mille francs, dont la souche généalogique s'est pétrifiée ou carbonisée dans la nuit des temps, généalogie dont chaque fa-

mille princière de l'Europe serait fière ; mais dans ce pays, tout cela passe inaperçu.

Le paysan de Montreux, tout en professant pour les titres de noblesse bien portés, toute la déférence qui leur est due, a la simplicité de croire que l'on peut être noble sans titres et vice-versa. Mais la fine fleur de ces mêmes paysans n'est point exempte d'une légère teinte de ce je ne sais quoi qui ressemble très fort, bien qu'en petit, à la nuance qui forme le haut degré de l'échelle sociale à Vienne, St-Petersbourg, voire même à Berne ou à Pékin. Vous les voyez vêtus d'un simple molleton, portant la hotte, béchant et mangeant avec leurs domestiques ; bons, hospitaliers, affables et polis envers tout le monde exactement comme ces grands seigneurs de vieille roche qu'on reconnaît à première vue à la simplicité de leurs manières, mais qui vous envoient, à la Montmorency, leur palefrenier à quiconque leur propose de vider une querelle sur le terrain, quand le blason du champion provocateur est d'une four-née plus récente que la leur.

Quoiqu'on fasse pour niveler les conditions sociales, il y aura toujours des degrés qui sépareront le

Feuilleton du Conteur Vaudois.

LES BOTTES DE CENDRILLON

(9)

Il y avait chez cette adorable enfant une telle sollicitude pour son vieux garde-malade, un si grand désir de complaire à tous ses vœux, à toutes ses fantaisies, que, dès le lendemain, dès sa première visite, elle me dit :

— Ami, j'ai pensé toute la nuit à ce que tu me demandais hier, et j'ai trouvé, je crois, de quoi te contenter.

— Il fallait reposer, et non pas fatiguer votre pauvre petite tête souffrante, lui répondis-je d'un ton de doux reproche. Le sommeil vous fait tant de bien !... C'est mal d'oublier mes ordonnances. Je vous en veux beaucoup ! et cependant, je vous pardonne et vous écoute. Voyons, qu'avez-vous imaginé ?...

— Eh bien ! poursuivit-elle, il venait quelquefois chez les parents qui s'étaient chargés d'être ma famille, un ancien ami de ma mère, un vieillard un peu plus blanc, un peu moins bon que toi. J'ai toujours cru qu'avant son mariage il

avait aimé ma mère, aimée d'amour. Celui qui fut mon père fut préféré ; mais sa tendresse étouffa sa jalousie, et ce noble cœur resta l'ami de celle dont il ne pouvait être l'époux. Ma mère mourut, et cette affection devint mon unique héritage. Ah !... pourquoi n'a-t-on pas voulu le laisser m'emmener avec lui ? J'aurais eu un père !... Mes parents refusèrent, pour faire parade de générosité. Leur générosité me coûta cher ! Bien souvent j'entendis le vieillard leur adresser des reproches et même des injures.

— Les étrangers, s'écria-t-il un jour, sont plus sensibles aux pauvres et aux orphelins que ceux même de leur famille. Les parents, dès qu'on a besoin d'eux, dès que la parenté leur coûte une obole, sont les ennemis les plus cruels et les plus inhumains !

En même temps, il me prodiguait des caresses et des consolations. Tout cela se passait aux jours de mon enfance... Un soir enfin, sa franchise le fit chasser. Je pleurai, moi, de le voir partir !... C'était la seule voix amie qui parlait à mon oreille. « Adieu, mon enfant, me dit-il avec émotion, adieu, Rose Blondinette !... » C'était un nom d'amitié qu'il me donnait toujours. Puis il ajouta, en pesant bien sur ses paroles : « Si jamais tu étais trop malheureuse, viens te réfugier chez moi ; tu seras ma fille ! entends-tu bien ?... répéta-t-il encore,